

À la
RECHERCHE
de MRS
WYNTER

ERIC SENABRE



ROMANS
DIDIER
JEUNESSE

À Dorothee,
mon Emma Peel.

À Alan Bennett,
*grâce à qui, désormais, je n'ai plus
peur des situations tordues.*

*When we woke up that morning we had no way
of knowing
That in a matter of hours we'd change the way we
were going.
«Something changed», Pulp*

I

BERYL DONCASTER

Paris, août 1994

Mehdi El Fadil, pour la centième fois depuis dix minutes qu'il occupait le banc, jeta un regard en direction du portail en métal, peint en vert, dont chaque grincement résonnait comme une promesse à ses oreilles. Une mère et son fils de trois ou quatre ans vinrent se mêler aux autres flâneurs qui arpentaient ou décoraient les allées du square. Déçu, Mehdi tâcha de se passionner pour les inscriptions gravées sur les lattes du banc.

C'était là un havre de calme et de verdure dont Paris est avare, l'un de ces lieux qui semblent avoir été bâtis pour les beaux hasards ou les rendez-vous secrets. Et en particulier ceux du mois d'août, parenthèse parisienne magique où, dans la torpeur des rues vidées de ses occupants habituels, s'installe la promesse de tous les possibles. Et cette après-midi d'août 1994, avec son ciel blanc à force d'être bleu, sa chaleur, ses ombres, aurait offert un cadre parfait à une première histoire d'amour.

La jeune fille – car c'était bien une jeune fille que Mehdi attendait, du haut de ses quinze ans – arriva par l'autre entrée ; celle que, tout à ses pensées confuses, il n'avait même pas repérée. En la voyant entrer dans son périmètre, légère comme si elle glissait sur un nuage, Mehdi se sentit aussi soulagé que s'il venait d'achever un marathon. Il nota qu'elle avait lissé avec plus de soin qu'à l'accoutumée ses cheveux mi-longs, et que l'intensité de ses grands yeux dorés avait été soulignée par quelques traits de maquillage. Il n'y aurait d'ailleurs pas eu

besoin de ces détails pour que quiconque – Mehdi le premier – la trouvât aussi rayonnante, fraîche et gracieuse qu'une fleur au milieu d'un jardin anglais. Anglaise, elle l'était d'ailleurs par son père, dont elle avait hérité la distinction cordiale. Julia Blackman se moquait bien des quelques centimètres qui lui manquaient pour atteindre la moyenne des jeunes filles de son âge. Son visage, avec sa belle forme ronde, présentait des traits harmonieux, au charme et à la pétillance desquels il était difficile de ne pas être sensible.

Elle prit place en silence à côté de celui qui avait été un ami, puis son *petit* ami durant une relation bien trop courte pour être véritablement comptabilisée, et depuis, son meilleur ami. Julia était experte en l'art de ne rien laisser paraître ; aussi, quoi qu'elle pût attendre de ce rendez-vous, rien ne transpirait.

Le jeune homme, pour sa part, se répétait mentalement le discours qui tournait en boucle dans sa tête depuis des jours. Il avait même été tenté de prendre des notes, tellement il craignait de ne pas trouver les mots justes, la bonne tournure, et de paraître ridicule. Quand il ouvrit enfin la bouche, pourtant, ce ne fut pas son introduction si méticuleusement préparée qui en sortit, mais trois mots qui le firent presque sursauter :

– Je suis amoureux.

Julia était-elle amusée, moqueuse, déçue ? Toujours est-il que sa seule réponse fut :

– Allons bon.

Mehdi, finalement soulagé, se détendit un peu. Il cherchait à retrouver le fil de son explication quand Julia commença à le questionner.

– C'est pour ça que tu es si bizarre, depuis quelque temps. OK, commençons par les évidences. Flore ?

– Non.

– Clémentine ?

– Non plus.

– Ah ah, mais attends, je suis idiote. Marine, évidemment !
Vous avez plein de points communs.

– Enfin, Julia : Marine est fan des Smiths ! Et moi, fan de The Cure. C'est une relation vouée à l'échec : on en viendrait aux mains au bout d'une heure.

– Tu taperais une fille ?

– Elle me taperait moi, en tous les cas.

Julia plissa les yeux.

– On cherche bien... une *fil*le ?

– Oui, rien de neuf de ce côté pour moi.

– Oh, oh ! En ce cas... Agathe, évidemment !

– J'ai ma dignité, quand même.

– Comment ça ? Elle est supermignonne, non ?

– Je ne dis pas le contraire, mais la moitié des mecs du lycée ont pu le vérifier de près.

– OK, c'est une séductrice, et après ? C'est mal ? Si c'était un mec, on dirait qu...

– Je t'arrête tout de suite. Je voulais juste dire que quitte à sortir avec une fille, je préfère que ça ne dure pas un jour ouvré.

– Toi et moi, on a fait deux jours. Ce n'est pas glorieux.

Mehdi baissa le regard.

– Non, c'est sûr... Je...

Le jeune homme traça un cercle dans la poussière de l'allée avec son pied. Le visage de Julia s'éclaira imperceptiblement, modeste signe d'un espoir retrouvé qui échappa totalement à Mehdi. Elle ouvrit la bouche, à l'instant même où il reprenait.

– Je ne suis pas sûr que tu la connais, en fait.

Julia expira bruyamment et se mordit le coin de la lèvre.

– Ah... Là, tu m'intrigues. Elle n'est pas au lycée avec nous, donc ?

– Non.

– D'accord. Une connaissance éloignée, alors ?

– On peut dire ça, oui.

Julia se mit à réfléchir tandis que Mehdi se préparait pour sa révélation. La tension revint, mêlée d'une excitation qui lui fit tourner la tête.

– Bon, si on part du principe que je ne la connais pas, ça fait quand même beaucoup de possibilités. Balance : c'est qui ?

Mehdi pouvait désormais retomber sur ses pieds. Dans quelques secondes, il allait être libéré, même si le plus dur demeurerait à dire.

– Beryl Doncaster.

Julia resta figée dans une expression d'incrédulité ; le nom lui disait quelque chose, mais la case de son cerveau où elle était allée le retrouver ne lui paraissait pas la bonne.

– Beryl Doncaster. J'ai déjà entendu ce nom, pas vrai ?

– C'est possible, oui.

– C'est une actrice, non ?

– En effet.

Mehdi n'avait plus aucun plan de bataille ; à présent que le nom était lâché, il pouvait simplement se laisser porter par les questions de Julia.

– Est-ce que ce n'est pas la fille qui joue dans la vieille série que tu aimes bien, là ? *Talons hauts et veste de tweed* ?

– C'est elle, fit Mehdi avec un air tellement penaud qu'à cet instant, on aurait voulu l'adopter.

Julia secoua la tête.

– Je crois que je ne comprends pas ce que tu me dis. Tu es amoureux d'une actrice de série TV ?

– Oui.

– Mais... attends, je ne sais même pas par où commencer. Elle date de quand, cette série ?

– C'est compliqué ! Il y a eu une première saison dès 1962 mais il n'y avait pas...

– Mehdi, la version courte, s'il te plaît.

– Bon. 1965 sous la forme que je connais. 1967 pour les épisodes en couleur. On compte en général trois saisons officielles avec le personnage de Mrs Wynter.

– Ça fait donc, euh... Trente ans !

– Oui, à peu près.

Julia pinça les lèvres, et fixa son ami sans dire un mot. Et puis, elle pouffa.

– Tu me fais marcher, c'est ça ?

Mehdi tordit la bouche : les ennuis commençaient, et il était temps d'en venir à tout ce qu'il avait préparé, sans rien oublier.

– Bon, Julia... Je vais tout te raconter, mais je ne veux pas que tu me juges. Tu ne me jugeras pas, pas vrai ?

– Mehdi, sincèrement, je sens que ça va être compliqué. Par contre, je veux bien t'écouter jusqu'au bout sans te couper la parole.

Mehdi chercha l'inspiration dans l'un des tritons qui crachait de l'eau au milieu de la fontaine, en face de lui, et se lança.

Ainsi, tout avait commencé il y a quelques mois, alors que la télévision rediffusait, pour la millième fois, cette série anglaise des années 60. On pouvait y suivre les aventures d'un duo d'agents secrets, John Stallion et Moira Wynter, embarqués dans des affaires loufoques qui les menaient inmanquablement dans des rues désertes ou des coins de campagne où s'agitaient savants fous, clowns tueurs ou robots en chapeau mou. John Stallion, interprété par Daniel Woodville, était un quadragénaire flegmatique et plein d'humour, toujours vêtu de costumes trois-pièces à la coupe impeccable, qui ne sortait jamais sans son parapluie-épée ou son chapeau melon lesté de plomb. Moira Wynter, que Stallion appelait respectueusement « Mrs Wynter », faisait pour sa part voler les stéréotypes. Elle ne se contentait pas d'être belle – plus belle que toute femme

à laquelle Mehdi pouvait penser. Dans ses tenues toutes plus affolantes, colorées et pop les unes que les autres, elle assurait aussi la majorité des scènes d'action, ne laissant son partenaire placer qu'un ou deux malheureux coups de poing, tandis qu'elle se chargeait du gros du travail. Mrs Wynter, en plus de cela, rivalisait d'humour et d'esprit avec son acolyte. L'interprétation de Beryl Doncaster, actrice shakespearienne à contre-emploi, espiègle, mutine, toujours élégante, jamais inquiète, achevait de faire de Mrs Wynter une sorte d'idéal aux yeux de Mehdi... et à ceux des millions de téléspectateurs qui avaient suivi la série à ses débuts.

Mehdi avait l'impression de l'avoir toujours connue. En France, à une époque où il fallait se contenter de trois chaînes de télévision, la série avait été diffusée à chaque fois qu'il fallait un bouche-trou dans la grille des programmes. Il avait vu des épisodes à trois ans, sans rien y comprendre, à huit ans, sans en comprendre beaucoup plus. Cette diffusion, cependant, était la première où l'on pouvait entendre les comédiens en version originale. Était-ce pour cette raison, ou seulement parce qu'il avait atteint l'âge où les garçons éprouvent pour de bon ce dont parlent la plupart des chansons pop, que le déclic s'était produit ? Il n'en savait rien, mais les faits étaient là. Jour après jour, il avait réalisé que contempler Moira Wynter, alias Beryl Doncaster, en train de parler, rire, frapper des ennemis, faire du judo, déboucher une bouteille de champagne, courir, se faire capturer, s'évader, plaisanter, lui devenait de plus en plus douloureux. Moralement, et même physiquement. Il ne pouvait plus la voir apparaître, que ce soit en noir et blanc ou en couleur, sans penser *Je ne la rencontrerai jamais* et sentir les larmes monter. C'est qu'il y avait tant de barrières ! La célébrité de Beryl Doncaster, d'abord, qui érigeait *de facto* un mur entre elle et lui ; le mystère de sa quasi-disparition – ou, en tout cas, de sa retraite loin des caméras et des appareils photo – cinq ans seulement

après l'arrêt de la série ; et l'âge, bien sûr. Beryl Doncaster était née en 1938 ; elle avait donc cinquante-six ans. Mehdi avait eu beau refaire cent fois les calculs, le résultat demeurait le même : c'était toujours quarante et un ans de plus que lui.

Il avait parlé sans s'arrêter, en évitant soigneusement de trop regarder Julia. Quand il eut terminé ce qu'il considérait comme une première phase, il osa enfin affronter le jugement de son amie. Elle affichait à peu près la mine qu'il redoutait ; celle d'une personne qui hésite entre la compassion, le fou rire et l'envie d'appeler un médecin. Mehdi la pressa :

- Julia, faut que tu dises quelque chose, là.
- Je cherche.
- Non mais je sais pas... Tu... tu penses que je suis fou ?
- Euh, oui.
- OK... fit Mehdi en baissant la tête.

Il ajouta :

- Mais... À part ça ?
- À part ça ? Je ne sais pas. Est-ce la peine d'aller plus loin ?
- Tu m'avais promis de ne pas juger.
- Ah non : j'ai juste promis de t'écouter. Mets-toi à ma place,

hein.

Mehdi soupira, fouilla dans le sac à dos à ses pieds, et en sortit un paquet de cigarettes neuf. Julia sursauta.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu fumes depuis quand ?

Mehdi porta une cigarette à ses lèvres, l'alluma, aspira une bouffée, puis se mit à tousser en tapant du pied. Quand, enfin, il reprit ses moyens, il répondit :

- Trois secondes.
- Et... pourquoi ?
- Écoute, je pourrais tourner autour du pot, mais la vérité...
- Tu veux te donner l'air plus vieux ?
- Bingo.

Julia lui retira doucement la cigarette des lèvres, l'écrasa sous sa semelle, et dit :

– Ça ne te donne pas l'air plus vieux. Seulement l'air crétin. Tes cheveux longs de rock star et ta belle voix grave suffisent, à mon avis, si tu veux prétendre être plus vieux. Et de toute manière, je ne comprends pas un truc : tu veux impressionner qui ? C'est pas la prof de maths, Beryl Doncaster. Tu ne la verras jamais.

– Alors, justement... C'est aussi de ça que je voulais te parler.

Julia eut un air soupçonneux.

– Je t'écoute ?

– Je compte aller la rencontrer.

– La rencontrer. Où donc ?

– Là où elle habite.

– Je croyais qu'elle avait disparu de la circulation ? Enfin, c'est ce que tu viens de me dire.

– Oui, c'est vrai. Entre 1970 et 1975, elle a refait un peu de cinéma, de théâtre, mais depuis, plouf ! On ne sait plus. Alors j'ai fait des recherches. Je pense savoir où elle est. Enfin... à peu près.

Julia prit le temps de digérer l'information. Le cœur de Mehdi battait de plus en plus fort ; il n'avait pas encore tout dit. Et ce qui restait à annoncer risquait de lui attirer un peu plus que des sarcasmes amicaux. Curieuse, elle insista :

– Et comment tu as fait, Sherlock ?

– Oh, c'est un peu compliqué. Et trop long. Je t'expliquerai ça dans le train ou le bateau.

Le visage de Julia se durcit.

– Comment ça, dans le train ou le bateau ? Qu'est-ce que je ferais dans un train ou un bateau, au juste ?

– Bah... il faut bien que tu m'accompagnes ! Tu me vois y aller tout seul ?

Mehdi attendit le couperet. Pour lui, la présence de Julia à ses côtés dans le voyage qu'il projetait était une évidence

depuis le début. Seul, livré à lui-même, il redoutait de se décourager, de prendre peur, de renoncer et de le regretter le reste de ses jours. Alors que Julia, pour sa part, avait la tête sur les épaules, de l'assurance, parlait couramment anglais. Des atouts précieux. Restait à la convaincre de rallier sa cause.

– Mehdi... Tu es sérieux, là ?

– Ah mais oui, totalement.

– Tu veux que je t'accompagne retrouver ton actrice oubliée en Angleterre.

– Oui.

– Quand ?

– Mmm, je ne veux pas te mettre la pression. Disons... dans deux jours ?

– Quoi ? Dans deux jours !

Elle se frappa le front.

– Attends, déjà, il aurait fallu pouvoir s'offrir les billets. C'est mort.

– Oh, pour ça... C'est réglé. Regarde.

Comme un prestidigitateur, il fit apparaître une pochette en papier que Julia s'empressa d'ouvrir.

– Mehdi, mais t'es *vraiment* cinglé ! Tu m'as pris des billets sans prévenir ? J'ai horreur qu'on me force à faire quelque chose, tu le sais, non ?

– Oui, je sais bien. Mais j'ai tourné le problème plusieurs fois dans ma petite tête, et je me suis dit : si Julia vient, elle ne va pas vouloir que je paie pour elle ; j'ai donc préféré prendre les devants, comme ça, on élimine direct la question.

Était-elle en colère ? Elle avait l'air, et pas qu'un peu.

– Oui, enfin tu te disais surtout qu'après, je serais obligée d'accepter. Tu l'as eu comment, cet argent ? Tu es toujours à racler le fond de tes poches pour t'acheter des disques et des bouquins.

– Oh, j’ai expliqué aux parents que je partais en échange scolaire en Angleterre. Chez une correspondante. Et qu’il allait me falloir de l’argent de poche.

– Comme ça, hein ? Ils ne t’ont demandé aucun papier officiel ?

– Si, bien sûr. Mais j’avais tout prévu. J’ai photocopié ceux de Jérôme. Qui part effectivement cet été pour...

– Punaise, mais t’as vraiment péché les plombs, Mehdi ! Tu te rends compte de ce qui va arriver quand tes parents vont comprendre que tu t’es moqué d’eux ?

Mehdi ricana et se gratta la base du crâne d’un geste brusque. Bien sûr qu’il s’en rendait compte ; mais il fallait prendre les problèmes les uns après les autres. Ne jamais rencontrer Beryl Doncaster était-il plus ou moins grave que d’être épluché vif par des parents furieux ? Il avait fini par donner sa préférence à l’extraordinaire, estimant que l’ordinaire le rattraperait tôt ou tard.

– Je suppose que tu as pensé à tout, poursuivit Julia. Je te connais trop. Et bizarrement, je crois que je commence à flairer l’étape d’après. Il nous amènerait où, ton voyage ? À supposer que je vienne ?

– Dans le Devon.

– Ça se précise. Et où comptes-tu établir notre « base » ? Parce que, avoue-le, tu n’as pas l’intention d’aller dans une auberge de jeunesse, hein ?

Il secoua la tête.

– Non, c’est vrai. J’avais pensé que...

– Qu’on pourrait être accueillis par ma famille anglaise ? C’est ça ? Ben voyons, tu t’es tout à coup rappelé que ma tante et mon oncle habitent dans le Devon ?

Mehdi hochait la tête comme s’il était un élève de primaire envoyé au tableau.

– Tu... penses qu’ils accepteraient de nous recevoir ?

Julia soupira.

– Oui, ils en seraient ravis, la question n'est pas là !

– Elle est où, alors ?

– Il y a, pour commencer, le petit détail de m'embarquer dans ton bobard.

– Je sais que ça va t'obliger à mentir, mais...

– Mentir ? Mais je m'en fiche, de mentir ! Tant que je sauve ma peau.

– Oui, c'est ton côté britannique.

– Oh, ça va, hein, répliqua-t-elle en le fusillant du regard. Je connais bien tes parents, quand même. Tes parents connaissent mes parents. Ça fait énormément d'occasions de nous faire griller. Tu n'aurais pas pu juste leur dire la vérité ? Qu'on allait dans ma famille ? Ça éviterait quand même pas mal d'embrouilles, non ?

Mehdi haussa les épaules.

– C'est un argument. Sauf que mes parents n'auraient jamais voulu lâcher le prix du billet et du séjour s'ils pensaient que j'allais juste en vacances avec toi. Ils croient que je vais revenir en parlant anglais comme le prince Charles.

– Hum... ça se tient.

Mehdi perçut dans cette réponse le signe d'un fléchissement. Il fallait poursuivre avant qu'elle ait le temps de trop réfléchir.

– Tout ce qu'il faudra, c'est qu'une fois sur place, ça soit toi qui répondes au téléphone quand mes parents appelleront. Parce qu'ils vont appeler, évidemment.

– Je me doute. Mais pourquoi je répondrais moi ? Ma tante peut le faire.

– Oui, mais si c'est elle, on risque la gaffe. Toi, comme tu es dans le secret... Et puis, tu parles parfaitement anglais, non ?

– Oui, avec une voix de gamine de quinze ans. Trop crédible.

– Aaaaah, mais pas tout le temps !

– Pardon ?

– Tu es capable d’avoir une voix très... mûre.

– Mehdi, de quoi tu parles ?

– De ta très belle reprise de « Bette Davies Eyes¹ » de Kim Carnes, il y a quelques mois.

Julia frissonna. C’était vrai : lors d’une soirée en l’absence des parents, un peu plus tôt dans l’année, ils avaient voulu vérifier ce que ces bouteilles contenues dans l’armoire à liqueur pouvaient bien avoir de si exceptionnel. Suite à cela, la jeune fille s’était livrée à un play-back très personnel de ce tube des années 80. Elle n’avait pas lésiné sur le côté rocailleux, guttural même, comme si son corps était possédé par l’esprit d’un ancien ailier droit de rugby. Le reste de la soirée avait disparu de sa mémoire en même temps que surgissait un mal de crâne qui les avait cloués au lit, l’un comme l’autre, toute la journée suivante. Au moins avaient-ils retenu la leçon, se promettant de ne plus briser cet interdit de sitôt. Toutefois, au ton de Mehdi, Julia sut qu’une partie de l’histoire lui échappait. Et qu’elle s’apprêtait à la connaître.

– Mehdi, qu’est-ce que tu ne me dis pas ?

– Tu ne t’en étais pas rendu compte, mais tu as fait ton play-back trois fois de suite.

– Oh mon Dieu. Et ?

– J’étais subjugué à la première. Émerveillé à la deuxième.

– Et à la troisième ?

– À la troisième, je suis allé chercher le caméscope de ton père.

Julia s’étrangla.

– Quoi ? Tu m’as filmée ?

– Oui. Je te rassure, j’ai mis la cassette dans ma poche avant de m’écrouler sur le canapé.

¹ Un tube des années 80, déjà un peu ringard en 1994. Kim Carnes est une chanteuse à la voix très grave et rauque.

- Mais cette cassette...
- ... est toujours en ma possession.

Julia fronça les sourcils ; son visage était par nature trop doux pour qu'elle pût le rendre authentiquement menaçant. C'était toutefois suffisant pour que Mehdi se mette hors de portée d'une gifle.

- Mehdi, tu n'essaierais pas de me faire chanter, quand même ?

- Pas du tout. Mais ce qui est sûr, c'est que si tu m'aides, je te rends cette cassette.

- Et si je ne t'aide pas ?

- Eh bien, je la garde. Oh, je ne dis pas que je la montrerai à quelqu'un, bien sûr, mais... On ne sait jamais. Une soirée entre copains, tu sais, ça peut dérapier et...

- Mais quel...

Mehdi réalisa tout à coup que son arme secrète pouvait lui exploser au visage. Ce n'était ni très intelligent, ni très respectueux envers Julia. Il lui sembla qu'un rétropédalage s'imposait, sous peine de tout perdre. Les dieux étaient avec lui, peut-être plus pour très longtemps.

- Julia, écoute. En fait, je voulais juste...

- Bon, d'accord, le coupa Julia.

- D'accord quoi ?

- Je suis OK pour t'accompagner.

- Vraiment ?

Le cœur de Mehdi ne battait plus.

- Oui, vraiment. Mais pas pour les raisons que tu crois.

- Comment ça ?

- Je pourrais prendre très mal cette histoire de cassette. Mais je me dis que si tu en es réduit à ça, c'est que tu es vraiment désespéré. Et puis, pour tout te dire, j'ai quand même envie d'être là quand tu vas te prendre un vent. Enfin, si tu arrives jusque-là. On va dire que ce sera ma vengeance.

Mehdi, sans préavis, serra Julia dans ses bras. Ce fut, tout d'abord, comme s'il enlaçait un tronc mort. Et puis, après un moment, il sentit qu'elle répondait à son étreinte.

– Merci, merci, merci, Julia ! Sans toi, je...

– Oh là, garde tes forces. On va en avoir besoin, je peux te dire. Tu es déjà parti à l'étranger sans tes parents ?

– Non. Enfin, si. Mais quand on était au collège.

– Ça ne compte pas. Tu as la trouille ?

– T'as pas idée.

– Si, si, j'ai bien idée, parce que j'ai l'impression de me lancer dans la pire bêtise de toute ma vie. Et encore, je ne t'ai même pas parlé de mon oncle, le mari de ma tante chez qui on va aller.

– Vas-y...

– Vaut mieux pas. Ça fera partie des trucs qu'on se racontera sur le bateau. Dis, Mehdi...

– Oui ?

– Une fois que tu te seras pris ta gamelle – parce qu'au fond, on sait très bien comment ça va finir –, tu ne vas pas te rabattre sur cette bonne vieille Julia par dépit, hein ?

Mehdi eut l'air excédé.

– Le passé, c'est le passé.

– Si tu le dis ! Je voudrais quand même vérifier quelque chose.

Elle se pencha vers lui et l'embrassa. Un doux baiser comme ils s'étaient promis de ne plus en échanger, qui ne dura pas moins de cinq secondes. Mehdi finit par s'écarter en protestant.

– C'était quoi, ça ?

– Je me demandais si tu étais bien sérieux, en disant que tu aimais cette Beryl Doncaster. Pas de doute : c'est l'été, je suis en jupe... je n'aurais pas dû avoir l'impression d'embrasser un Mr Freeze. Tu as une autre fille en tête, preuve est faite.

– Tu pouvais me croire sur parole sans aller jusque-là. Les gens vont se faire des idées.

– Ce serait grave ?

– Non, au fond.

Oui, les passants se firent des idées en croisant ce qui ressemblait tant à un joli couple d'amoureux. Mais c'était le mois d'août à Paris, une parenthèse d'illusions et de légèreté. Alors, peu importait...

II

GARE DU NORD

Mehdi n'avait pas très bien dormi ; en fait, il n'avait pas dormi du tout, sauf à considérer comme du sommeil ces glissements de quelques minutes durant lesquels tous les rêves de la nuit s'étaient bousculés à une cadence infernale. Son train ne partait qu'en fin de journée ; d'ici là, il lui fallait mettre un peu d'ordre dans ses idées – et aussi ses affaires. Ses parents travaillaient tous les deux ; il avait donc fait ses adieux la veille, mentant à chaque question qui lui était posée. Avec aplomb, sans doute, car ni son père ni sa mère ne semblaient soupçonner quoi que ce soit.

En réalité, ce qui angoissait désormais Mehdi n'était pas le départ, ni même le voyage ou le séjour dans la famille de Julia, mais *l'après*. Réussir, tout à coup, lui semblait plus terrifiant qu'échouer. Qu'allait-il dire ou faire s'il se retrouvait bel et bien face à Beryl Doncaster ? Lui qui, d'ordinaire, avait l'imagination tellement galopante, se heurtait à un mur dès lors qu'il fallait imaginer les détails de cette rencontre qu'il espérait tant. Tout en fourrant des affaires mal pliées dans un sac polochon, il résolut de s'en remettre au destin.

Une chose au moins demeurait stable et claire : il était amoureux. Chaque photo de Beryl Doncaster en costume de Moira Wynter, sur les murs de sa chambre, au milieu des affiches de concert, lui décochait un uppercut à l'estomac. C'était inexplicable ; peut-être même une sorte de malédiction. Il devait donc s'en défaire quoi qu'il arrive.

Puis, Mehdi songea à la méthode déshonorante qu'il avait utilisée pour s'assurer le secours de Julia et fut pris d'une

convulsion de honte ; comment avait-il pu oser ? Il n'avait pas revu son amie depuis le jour de ses révélations, dans le parc. Peut-être lui en voulait-elle atrocement depuis ? Il lui avait parlé deux fois au téléphone, et s'était tellement attendu à la trouver froide que le constat inverse l'avait plus déstabilisé que rassuré. Il importait de se racheter : sans une Julia pleinement partante et consentante, il était persuadé de n'aboutir à rien.

L'heure du départ arriva trop vite, après s'être fait désirer toute la journée. Mehdi s'équipa, claqua la porte de l'appartement et se mit en marche d'un bon pas vers la gare du Nord. En août 1994, celle-ci constituait bien un point de départ pour les amoureux de la Grande-Bretagne sans le sou ; toutefois, elle n'abritait pas encore l'Eurostar qui devait assurer sa célébrité dans toute l'Europe quelques mois plus tard. On y prenait le train pour Calais, puis un ferry jusqu'à Douvres, et ensuite autant de trains qu'il le fallait pour parvenir à la ville de son choix. En attendant, le bâtiment, dont la rénovation traînait, demeurait aussi accueillant qu'une ruelle de Gotham City privée d'électricité.

Mehdi entra dans la gare par son parvis central et chercha Julia des yeux. En la découvrant sous le tableau des arrivées, vêtue d'un jean et d'une veste légère, il se sentit libéré d'un poids. Avant même de la saluer, il sortit quelque chose de sa poche et le lui tendit. Elle considéra l'objet d'un air ahuri et demanda :

- Qu'est-ce que c'est ?
- La cassette.
- Quelle cassette ?
- Tu sais bien. *La cassette.*

Il commença à chanter : « *Her hair is Harlow gold, her lips a sweet surprise. Her hands are nev...* »

– C'est bon, c'est bon, j'ai compris, l'interrompt Julia.
Pourquoi tu me la donnes ?

– J'assume pas. C'était nul de ma part. Prends-la. Brûle-la.
Et en fait... je regrette de t'avoir entraînée dans tout ça. Je ne
sais pas comment je me débrouillerais sans toi, mais... si tu
veux, tu peux encore renoncer. Je suis désolé, vraiment.

– Je te l'ai dit : ce n'est pas à cause de la cassette que je
t'accompagne.

– Je me rappelle. Mais ça m'embrouillait le cerveau. Je veux
qu'on parte sur de bonnes bases. Et je suis prêt à tout, je l'ai
mérité.

Julia observa Mehdi sans dire un mot. Puis, brutalement,
elle déclara :

– OK, alors je rentre chez moi ! Tu as raison, c'est mieux
comme ça. Sans rancune ?

– Sans rancune.

– Parfait, Mehdi. Bon courage. Téléphone-moi.

– Je n'y manquerai pas.

– *Ciao !*

– *Bye !*

Elle tourna les talons et s'éloigna. Mehdi soupira, et sans
changer de place, tira de sa poche un exemplaire anglais de *And
then there was none*, d'Agatha Christie ; il lui fallait s'habituer à
penser anglais, après tout. Il lut quelques pages, après quoi une
ombre vint se poser sur son livre.

– *Welcome back*, dit-il sans relever la tête.

Julia, les lèvres pincées, demanda :

– Tu n'y as pas cru une seconde, hein ? glapit-elle.

– Disons que j'ai espéré très fort.

– J'ai *vraiment* pensé partir !

– Mais te revoilà.

– Oui, me revoilà, Mehdi El Fadil. Ah, bon sang ! mais quel...
Bref, quai 3.

Parvenue devant un marchand de journaux, Julia eut l'air d'être soudain frappée par la foudre.

– Mehdi... commença-t-elle.

– Quoi ?

– À douze heures...

– Pardon ?

– Je veux dire à six heures, pour toi !

Il regarda sa montre, constata qu'il était six heures passées, et protesta.

– De quoi tu parles, au juste ?

En face de lui, Julia trépassait, les yeux exorbités, les joues écarlates.

– Je ne parle pas de l'heure, imbécile ! Je voulais dire : *derrière toi* !

– Tu pouvais dire ça direct, hein, répliqua Mehdi en faisant mine de se retourner.

Julia ne lui en laissa pas le temps. Elle l'attrapa par le col de sa chemise et le tira à l'intérieur du point presse.

– On peut savoir ce que tu as ?

– Mehdi... Il y a une raison pour laquelle *ta mère* pourrait être là ?

– Ma mère ?

Mehdi, sans s'en rendre compte, avait hurlé – en s'étranglant à moitié. Une dizaine de paires d'yeux se tournèrent vers lui, et il eut soudain envie de disparaître dans un trou de souris.

– Oui, ta mère, reprit Julia. Elle est là. Je te jure qu'elle est là.

– Pourquoi elle serait là ?

– Pour te souhaiter un bon voyage ?

– Enfin, on s'est déjà dit au revoir hier soir. Et en général, elle finit le boulot plus tard.

– Mehdi, la voilà. La VOILÀ. Elle m'a vue ! C'est fichu ! Elle m'a VUE ! SOS ! Je dis quoi ?

Mehdi eut l'impression d'être jeté du haut d'un immeuble ; sa vision s'était rétrécie à la largeur d'un tunnel autour de sa tête, et même Julia, en face de lui, donnait l'impression d'être vue à travers une vitre déformante. Dans un effort qui lui parut surhumain, il se saisit du sac qu'elle portait en bandoulière et lui lança :

– Tu es venue me dire au revoir. D'accord ?

– Oui, mais...

Il n'y avait plus le temps pour la moindre explication. Annie El Fadil, une grande dame au visage un peu sec, les cheveux d'un superbe gris clair, fit son apparition dans la boutique et se dirigea, comme aimantée, vers son fils et son amie.

– Je me disais bien que je t'avais vue, Julia ! commença-t-elle en souriant. Ça va, mon fils ? Pas trop anxieux ?

– Ça allait bien, mais là, ça commence à monter, répondit Mehdi.

– Ah, ah, pas étonnant, enchaîna sa mère avec un sourire discret. Je suis sortie plus tôt, et j'avais une course à faire dans le coin. Je me suis rappelé l'heure de ton train, et bon... c'était l'occasion de te faire mes adieux de maman, en bonne et due forme ! C'est pas rien, un grand voyage tout seul.

C'est en prononçant ces deux derniers mots que l'ombre d'un soupçon plana sur son visage. Elle venait de remarquer le deuxième sac que son fils portait sur l'épaule.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

– Un sac, maman.

– Oui, mais... Tu en as un autre, là.

– Hein ? Oh, oui, mais j'avais pas pu tout mettre dedans.

– C'est juste que ce n'est pas trop ton style, je trouve.

Mehdi baissa machinalement les yeux vers le sac de Julia. Il était d'un bleu ciel franc, et orné de fleurs multicolores.

– Bah, il est chouette, non ? répliqua Mehdi en sentant ses genoux trembler.

– Oui, je ne dis pas le contraire. C'est tout à fait le genre de ceux qu'on avait dans ma jeunesse. Seulement, je ne te voyais pas avec. D'ailleurs, il sort d'où ?

Julia intervint.

– Je plaide coupable, madame ! C'est moi qui l'ai prêté à Mehdi. Il m'a appelée en panique pour que je le dépanne. J'en ai profité pour l'accompagner à la gare.

– Ah, je comprends mieux ! s'esclaffa la mère de Mehdi. Il n'est pas très débrouillard, notre Mehdi, hein ? Il y a au moins quatre sacs à l'appartement, dans le débarras. Mais bien sûr, tu n'as même pas essayé de chercher. Trop facile de déranger cette pauvre Julia !

Mehdi avait envie de mourir. Julia poursuivit :

– Oh, ça ne m'a pas dérangé, madame. Pas du tout.

Mme El Fadil jugea que l'affaire était close. Elle regarda l'heure et dit :

– Dans ce cas, je pense qu'il est temps d'accompagner notre petit aventurier à son train ? Tu te rends compte, Mehdi ? Deux filles sur le quai pour agiter leur mouchoir !

Elle éclata de rire, Julia essaya d'en faire de même, et Mehdi émit un couinement de porc qu'on égorge. Finalement, ils se dirigèrent vers le quai sans dire un mot. Julia, à mi-route, s'exclama tout à coup :

– Bon sang, Mehdi, je vais me faire tuer !

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il, envieux puisque se faire tuer lui paraissait, à cet instant, le meilleur sort imaginable.

– Je dois aller récupérer mon petit frère au centre. Je n'y pensais plus du tout, avec cette histoire de train et de gare. Je file !

Muriel El Fadil sourit :

– Je vois que mon Mehdi n'est pas le seul à être étourdi ! Ça doit être l'âge. Bon, alors, rentre bien, Julia ! Merci d'avoir dépanné Mehdi.

– Ce n'est rien, madame. Vraiment.

Elle salua Mme El Fadil, fit la bise à Mehdi en lui souhaitant bonne route, et repartit en direction du hall sous le regard ahuri et paniqué de Mehdi. Il avait désormais beaucoup de mal à avancer.

– Mon bébé qui s'en va à l'étranger, tout seul, comme ça !

Mme El Fadil prononça ces mots en serrant son fils contre elle. Le *bébé*, comme elle l'appelait, la dépassait déjà de dix bons centimètres.

Mehdi n'osait regarder derrière lui : que pouvait bien faire Julia ?

– Ne t'inquiète pas trop, ça va bien se passer, dit sa mère. C'est dommage qu'on n'ait pas pu avoir ta famille d'accueil au téléphone, quand même. Bah, je demanderai à ton lycée, ils doivent avoir les infos et...

– Le lycée est fermé, maman ! s'empressa d'ajouter Mehdi. Tu n'auras personne au mois d'août. Je te fais signe, à toi et papa, dès que je suis arrivé, c'est promis.

– N'oublie pas, ou je vais me faire un sang d'encre !

Mme El Fadil ébouriffa les cheveux de son fils et Mehdi, encore une fois, regarda vers la droite. Julia s'était volatilisée.

– Ne va pas te mettre en retard, installe-toi, mon grand. Mais avant que tu montes, il faut que je fasse mon devoir de mère !

Mehdi se décomposa par avance ; avec l'expérience, il avait noté que quand le « devoir de mère » était aussi clairement annoncé, il consistait à le supplicier par des conseils déplacés.

– Tu sais, je ne suis pas née de la dernière pluie, commença-t-elle.

Mehdi jugea prudent d'attendre la suite sans commenter.

– Je sais ce que les garçons ont dans le crâne, à seize ans. Enfin, presque seize. Tu pars dans un pays étranger, tu vas sûrement rencontrer des jolies Anglaises.

– Maman, je...

– Et puis, j’ai bien vu, aussi, que tu avais mis toutes ces photos de Mrs Wynter dans ta chambre. Ah, c’était mon idole quand j’avais ton âge ! On voulait toutes être comme elle.

Mehdi eut l’impression de se prendre un coup de massue sur le crâne.

– Enfin bref, tout ça pour te dire d’être prudent. De bien réfléchir à ce que tu fais. Tu m’as compris, hein ? Pas la peine de te faire un dessin ?

– Je préférerais éviter, en effet, répliqua Mehdi tout en tâchant précisément de ne pas imaginer le moindre dessin.

– Allez, vas-y, installe-toi. Et préviens-moi dès que tu es dans ta famille d’accueil !

– Ça marche, maman. Merci... euh... d’être venue.

Mehdi grimpa sur le marchepied, envoya un baiser à sa mère et chercha sa place. Quand il l’eut trouvée, il posa les deux sacs dans le porte-bagages et scruta le wagon ; toujours aucune trace de Julia. Il en eut la nausée ; peut-être était-il encore temps de descendre ? Il fut pris d’un accès de colère envers sa mère, se radoucit en admettant qu’il était le seul à blâmer, avant de parvenir à des sentiments plus équitables qui le firent détester la Terre entière, et lui avec. Les minutes passèrent, chaque mouvement de la trotteuse sonnait comme un gong. La place à côté de lui demeurait désespérément vide. Alors que le départ n’était plus que dans deux minutes, Mehdi eut un pressentiment qui l’amena à regarder à travers la vitre donnant sur le quai. Son troisième œil avait vu juste : sa mère n’avait pas pu résister à l’envie de lui faire signe quand son train partirait. Mehdi lui répondit d’un geste mou, avec un rictus figé ; elle afficha cette naïve expression de soulagement des parents à qui l’on n’a pas donné de nouvelles depuis cinq minutes.

Il entendit les portes se fermer, puis le signal du départ, et le train s’arracha lentement au quai. Mehdi avait l’impression

d'un grand vide qui lui engloutissait la poitrine, le ventre, peut-être même la tête. Il salua sa mère une dernière fois d'un geste mécanique, et dès qu'il le put, s'enfonça au creux de son fauteuil et ferma les yeux à la recherche des forces qui lui restaient.

Il eut alors conscience d'un poids qui s'écroulait à côté de lui ; à ce bruit étouffé succéda un halètement qui faisait peine à entendre, haché, douloureux. Tous ses muscles se détendirent quand il découvrit que Julia était assise à côté de lui ; la jeune fille faisait cependant peine à voir, les joues rouges et quelques mèches collées à son front par la sueur.

- Julia... commença Mehdi.
- Attends, tais-toi, suffoqua-t-elle.
- Comment tu as...
- J'ai dit : tais-toi.

Il lui fallut encore une minute pour retrouver une respiration moins inquiétante, et une autre pour être à nouveau en mesure d'articuler un son.

- J'ai fait... j'ai fait... J'ai f... Pffffff...

Mehdi attendit patiemment la suite.

- J'ai fait comme si je parlais, finit par dire Julia. Et j'ai attendu le dernier moment pour... pour... pffffff, pour courir jusqu'à la voiture la plus proche.

Elle ouvrit la bouche comme un poisson hors de l'eau.

- J'ai cru que je n'allais jamais y arriver.

- L'essentiel, c'est que tu sois là. Je suis soulagé, je peux te dire. J'en reviens pas que ça ait pu partir en vrille aussi vite.

Il serra Julia contre lui un bref instant.

- Tu as méchamment assuré. Le seul truc un peu constructif auquel j'avais pensé, moi, c'était de me jeter sous les rails.

Il observa les bâtiments parisiens filer à travers la vitre.

- Bon, cette fois, c'est vraiment parti, alors, commenta Mehdi.

Julia regarda sa montre.

- On en a pour combien de temps ?
- En train ? C'est pas très long, dans les deux heures, je

pense.

- En ce cas, je crois que le moment est venu.
- Pour ?
- Pour te parler de mon oncle et de ma tante.

Julia se recoiffa d'une main, et de l'autre, fit claquer l'élastique du filet sur le siège devant elle. Après quoi, elle se lança.

- Mon oncle travaillait à la City, le quartier des affaires de Londres. Je ne sais pas bien ce qu'il y faisait, mais il avait l'air de bien gagner sa vie, en tout cas. Drôlement bien, même. Si tu avais vu sa voiture ! Bref. Pour en revenir à mon oncle, il a eu tout à coup un énorme surmenage. Le boulot lui a tapé sur les nerfs au point qu'il a dû tout arrêter. Une dépression nerveuse, quoi. Il a vraiment craqué.

- Le pauvre. Il s'en est remis ?

Julia tordit la bouche ; la réponse semblait appeler davantage qu'un simple « oui » ou « non ».

- Pendant sa convalescence, il s'est passé un truc un peu bizarre. Je crois qu'il y a eu un problème de place dans l'hôpital où il était suivi. Ce qui fait qu'il s'est retrouvé pendant quelques jours dans le service réservé aux enfants.

Mehdi plissa les yeux.

- Mmm, OK, continue.
- Là, tu t'en doutes, l'ambiance était un peu différente. Enfin, tu vois, des dessins au mur, plus de couleurs, etc.

- Oui, oui. Et ?

- Le seul truc qu'il avait sous la main, pour bouquiner, c'était trois albums de Beatrix Potter.

- Beatrix Potter ? Euh, celle qui fait *Pierre Lapin* ?

– Tout à fait. Pierre Lapin, Sophie Canétang, Lily Courtequeue et toute la clique. Je me les suis tous mangés quand j'étais petite. C'est une institution, pour les petites Anglaises. Et comme je suis une *moitié* de petite Anglaise...

– D'accord, d'accord. Mais c'est important, qu'il ait lu ça ?

– Ah, ça, on peut le dire.

Elle se mit à fixer un point indistinct du plafonnier, comme si elle cherchait à y puiser du courage.

– Il était dans un tel état de faiblesse qu'il a projeté toutes ses frustrations dans ces albums. Et... comment dire... il s'est persuadé que le seul endroit où il avait envie de vivre, c'était dans le monde de Beatrix Potter.

Mehdi eut un mouvement de tête brusque, électrique, suivi d'une expression de profond désarroi.

– Euh... concrètement, donc, il...

– Il a acheté un joli petit cottage dans le Devon, là où on va, et il... il a tout organisé pour que la vie ressemble à un album de Beatrix Potter.

– Je ne comprends pas comment la vie peut ressembler à un album de Beatrix Potter. Surtout, comment dire... si on n'est pas...

– Des lapins ou des canards ? Oui. Pour être franche avec toi, je crois que je ne sais pas tout : mes parents sont très gênés quand on aborde le sujet. On n'est pas au bout de nos surprises, à mon avis.

Mehdi ne parvenait pas à savoir si tout ce que venait de lui révéler Julia devait être interprété comme un mauvais présage. Il n'y avait a priori rien de dangereux à vivre dans un album de Beatrix Potter. C'était bizarre, oui. Et après tout, ce qui l'amenait à entreprendre ce voyage ne l'était pas moins. Il décida donc de ne pas insister, considérant qu'il prendrait bien assez tôt la mesure des petits problèmes de l'oncle et la tante de Julia.

Celle-ci, du reste, aborda sans transition un autre point.

– Au fait, j’ai fait un petit calcul, Mehdi. Quand tu m’as raconté ton histoire avec cette Beryl Doncaster, je me suis dit « il est vraiment malade, ça pourrait être sa mère ». En réalité, à condition qu’elle t’ait eu très jeune, et qu’elle-même soit née d’une mère très jeune, ça pourrait même être ta grand-mère !
What do you make of it ?

Mehdi soupira. Ce calcul, il l’avait lui-même effectué plusieurs fois, sans parvenir à lui donner un sens. Beryl Doncaster était un être trop abstrait, dans son esprit, pour qu’on puisse l’enfermer dans un âge en particulier. Il répondit donc à côté – mais pas si loin tout de même :

– Pour tout te dire, les chiffres, bof. Ça ne me parle pas. C’est pour ça que *moi*, je ne passe pas en première S. Par contre, il y a un truc qui va me tourner dans la tête un moment.

– Quoi ?

– Au moment de monter dans le train, ma mère m’a donné plein de conseils « de maman ».

– Genre, de ne pas ramasser toutes les filles du comté ?

– Genre ça, oui.

– C’est un bon conseil.

– Mais elle m’a aussi parlé des photos que j’ai dans ma chambre, et elle a dit que quand elle était plus jeune, elle rêvait d’être Mrs Wynter. Et ça, je peux te dire... c’est un coup à aller voir un psy dès ma majorité.

Julia eut un air d’authentique compassion.

– Ah ouais. C’est rude.

Ils éclatèrent de rire, et un silence détendu se posa sur eux. La nuit n’était pas tombée, mais le train en prenait le chemin. Dehors, la luminosité tiède des soirées d’août enveloppait le paysage de sa langueur, et toute la voiture paraissait avoir été cueillie par cette torpeur.

– Mehdi, dis-moi... Elle finit comment, ta série TV ?

Mehdi, ravi qu’on aborde le sujet, s’empressa de répondre :

– Il n’y a pas vraiment de fin. Dans le dernier épisode, Mrs Wynter va retrouver son mystérieux mari, dont on ignorait l’existence. Et elle laisse derrière elle un John Stallion tout tristoune.

– Ah ? Dur pour lui.

– Oui, puisqu’on voyait bien qu’il était dingue d’elle. Et qu’elle aussi avait probablement des sentiments pour lui. Enfin, c’était juste des sous-entendus, hein. J’ai très mal vécu ce dernier épisode, je peux te dire. Un drame personnel.

– Pourquoi ? Si je suis ta logique, c’est un peu votre rival à tous, John Stallion, si j’ai bien compris.

– Ouais... Enfin, pas vraiment, c’est un personnage imaginaire, comme Mrs Wynter. Ah, c’est dur à expliquer, mais en tout cas, ça m’a fait verser une larme.

– Oh, qu’il est sensible, le petit Mehdi.

Il ne releva pas le sarcasme et changea de sujet.

– Tu veux écouter un truc ? J’ai pris l’adaptateur double jack pour mon Walkman. Et j’ai deux casques.

– Ce que tu es prévoyant, dis donc ! Tu as pensé à prendre un K-way ?

– Euh, non. Les priorités avant tout.

Elle sourit.

– Évidemment. On a quoi de beau à écouter ?

– Oh, plein de trucs. *L’Art de la fugue* de Bach, les *Carmina Burana*, le...

– Du classique... Tu te fiches de moi ?

– Oui, évidemment. Nirvana, ça te va ?

Julia eut l’air de revivre.

– J’adore, tu sais bien, mais je risque de pleurer toutes les larmes de mon corps en entendant Kurt¹. Blur, tu as ?

¹ Kurt Cobain, le chanteur de Nirvana, s’était suicidé en avril de la même année, en pleine gloire, laissant ses fans désespérés.

- Ouaip. Le dernier. Avec *Boys and Girls*.
- Canon. Envoie !

Mehdi attrapa son sac, où il farfouilla quelques instants pour en extraire une cassette sur la jaquette de laquelle il avait soigneusement reporté le nom des morceaux et leur durée. Et alors que le riff de basse d'Alex James – devenu légendaire depuis – résonnait dans les oreillettes en mousse, que la voix de Damon Albarn commençait à scander d'obscurs propos sur les mœurs de la jeunesse, le train continua de filer en direction de la mer, laissant toute raison derrière lui.